

## La métaphore en exil

Jean-Marie Forget

Pour introduire ces remarques et illustrer d'emblée ce que je vise par ce titre, je vous rapporte une séquence clinique dont une collègue enseignante de français<sup>1</sup> a bien voulu nous faire part lors de la dernière journée que nous avons consacré aux difficultés des jeunes à devenir citoyens. Elle travaille déjà depuis quelques cours sur le même livre, elle exige de ses élèves qu'ils s'efforcent de prévoir en classe un livre pour deux et un jour qu'elle a oublié le sien, elle demande à un élève d'aller au centre de documentation du lycée et de demander à la documentaliste « Primo Levi, si c'est un homme ». L'élève revient quelques minutes plus tard, s'adresse à elle et lui répond : « La dame a dit oui ! ». Voici la métaphore en exil, dans le désarroi du professeur à tenter d'inciter les élèves à manier une langue marquée de contradictions et d'oppositions, ordonnées par un élément exclu de la chaîne du discours comme le montre le travail de J. Lacan sur la lettre volée<sup>2</sup>.

Le contrepoint de ce défaut de métaphore est l'exemple d'une adolescente me disant de manière réfléchie : « Entre mon père et moi il y a une barrière, ... un barriage ! », propos dont elle entend tout de suite la portée et qui la fait éclater de rire.

---

1. Miriem Méghaizerou.

2. J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 11-64.

Ce que je voulais vous proposer aujourd'hui, c'est de nous exercer à manier la métaphore paternelle telle que nous l'a proposée J. Lacan, dans les éclairages qu'elle peut apporter à notre clinique actuelle. Il n'y a pas lieu de nous formaliser, comme on a pu me l'objecter ici en septembre dernier, d'avoir recours à une écriture ancienne de J. Lacan, qui puisse un peu dater, puisque nous verrons quels intérêts nous pouvons en tirer, et que nous y verrons déjà articulé le nouage des trois consistances du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique.

La métaphore opère en trois temps. J'ai été sensible au commentaire que Charles Melman a pu faire de la métaphore dans son séminaire des paranoïas<sup>3</sup> qui m'a aidé à l'époque à « lire » les propos de J. Lacan, notamment en son commentaire quand il mentionne que la métaphore vient se situer dans la place « préalablement symbolisée de l'absence de la mère ».

Car cette formule implique la prise en compte par l'enfant de l'absence de la mère et le consentement à symboliser cette absence, à substituer à l'absence réelle une absence symbolique, non seulement une représentation de l'absence par un objet, qui est la bobine du « fort-da » de S. Freud<sup>4</sup>, ni même le symbole, mais le signifiant, c'est-à-dire ce symbole utilisé à contre-temps, puisque l'enfant énonce le « fort », loin au moment où il tient l'objet en lui et le jette, et le « da », ici, au moment où il est loin de lui. C'est même leur combinaison binaire ordonnée, c'est-à-dire leur rapport réciproque, le trait de leur articulation qu'il substitue à l'absence de la mère.

Il faut, bien sûr, que cette absence puisse être symbolisée par l'enfant, c'est-à-dire qu'il ait perçu dans le discours de l'Autre, dans le bain de parole dans lequel il baigne, un jeu d'oppositions, un jeu de contradictions qui sont ordonnées par un manque, par un élément exclu de cette langue, par un élément qui ne peut y figurer du fait de la logique même de la succession des termes, comme a pu le mettre en évidence J. Lacan dans son travail sur la lettre volée<sup>5</sup>.

Si du fait de la consistance du discours de l'Autre, le sujet ne peut symboliser l'absence de la mère, le sujet reste dans le champ de la psychose, la métaphore ne peut se mettre en place pour lui.

Il faut donc que la langue de l'Autre, que la langue maternelle puisse témoigner de l'exclusion d'un élément dans le réel pour que la nomination d'un tiers, pour que la nomination symbolique d'un père puisse inscrire un

---

3. Ch. Melman, « Les paranoïas », séminaire des années 1990-91, Éd A.L.I.

4. S. Freud, « Au-delà du principe du plaisir », in *Essais de psychanalyse*, P.B.P., Paris, 1971, p. 7-81.

5. J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », in *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 11-64.

objet interdit, puisse inscrire la mère comme interdite à la jouissance de l'enfant et l'enfant tout autant interdit à la jouissance de la mère. Vous voyez que si vous voulez écrire la métaphore, il est logique de commencer à l'écrire par le dénominateur, puisqu'il faut la possibilité de symbolisation de l'absence de la mère pour qu'une nomination symbolique puisse la désigner comme interdite. La nomination symbolique, d'un père, que J. Lacan désigne comme le « Nom du Père » interdit donc la mère. Ce « Nom du Père » n'est ni le Patronyme, ni le Nom propre, c'est une séquence littérale, une concrétion littérale qui vectorise cette nomination<sup>6</sup>. Je n'insiste pas sur cette caractéristique ici, ce n'est pas le but de ces remarques.

Le premier temps de la métaphore consiste en son écriture, dans la substitution de la combinaison de signifiants au réel de l'absence. C'est le premier forçage symbolique de la métaphore. J. Lacan note ainsi cet inter-dit :

Nom du Père  
Désir de la Mère

La métaphore du manque de la langue se substitue ainsi à la place de la mère préalablement éprouvée dans son absence.

Le second temps correspond aux conséquences de cet interdit, et aux conséquences de l'exclusion d'un élément, qui prend sens en terme de perte. L'inscription de cette perte, de ce Désir de la mère exclu, vient représenter le signifié du sujet, désormais « mi-dit », ce que J. Lacan note :

Désir de la Mère  
Signifié au sujet

Nous voyons alors que le second temps de la métaphore consiste dans l'éliision métaphorique même des deux termes médians Désir de la Mère, qui n'est possible que si ces deux termes restent de mêmes consistances, c'est-à-dire si la Mère reste interdite. Autrement l'opération de la métaphore reste en panne, et ne peut déboucher sur le troisième temps, et sur le recours au signifiant phallique comme signifiant exclu de la chaîne signifiante qui rend compte de l'incidence symbolique du Père.

La métaphore en panne, désamorcée, c'est la métaphore en exil, puisque comme vous le manifeste cette écriture, le premier temps de l'inscription est posé pour le sujet, mais est inefficace, sans effet, exilé du champ de son application. La métaphore est en exil. C'est une autre manière de dire la métaphore forclosée, ou de dire plus exactement la castration forclosée, puisque si la métaphore se trouve désamorcée, le recours au phallique n'est pas posé.

---

6 Ch. Melman, « Les paranoïas », op. cit.

Nous voyons tout de suite que la nécessité pour ce second temps d'être opérant n'est pas posé une fois pour toute, mais se trouve en permanence remis sur le métier pour chacun.

$$\left( \frac{\text{Nom du Père}}{\text{Désir de la Mère}} \right) \cdot \left( \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \right) \longrightarrow \text{Nom du Père} \left( \frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

Si nous lisons la métaphore en la rapportant à la structure de la langue, nous pouvons proposer une écriture intermédiaire, ou dépliée, qui met en évidence la trame décomplétée du discours de l'Autre, où l'élément exclu de la chaîne  $S(\mathcal{A})$  représente l'élément interdit, la mère :

$$\left( \frac{\text{Nom du Père}}{\text{Désir de la Mère}} \right) \cdot \left( \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \right) \longrightarrow \text{Nom du Père} \left( \frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

*1er temps*
*2ème temps*
*3ème temps*

Le premier temps, qui est celui de l'inscription du sujet dans la langue, correspond à la forclusion, ou non, du Nom du Père, et ne concerne pas notre démarche ici.

L'écriture du second temps fait apparaître dans ce  $S(\mathcal{A})$  la consistance du discours qui concerne le sujet, une fois qu'il se trouve inscrit dans la langue. Cette écriture nous éclaire alors sur ce qui peut faire obstacle pour lui à l'élimination des termes médians de la métaphore. Il s'agit que se maintienne la décomplétude du discours de l'Autre, du discours qui concerne l'enfant, pour que la métaphore soit opérante. Autrement, elle se trouve désamorcée et le sujet reste en deçà de l'accès au sexuel, ordonné par le trait signifiant phallique, en deçà des positions sexuées.

Si, comme je l'ai montré à propos des acting-out, des symptôme-out, le sujet rencontre chez l'Autre, chez l'adulte qu'il cherche comme interlocuteur, la jouissance là où il cherchait la décomplétude du discours, il est privé du recours à la parole et il met celle-ci en scène.

S'il rencontre chez l'Autre un trait réel positif qui vient obturer ce  $S(\mathcal{A})$ , si comme je l'ai montré le discours des parents est un discours de perversité ou de perversion ordinaire, parce qu'ils sont pris dans une économie consumériste partagée dont est exclu toute référence au manque, à la perte et à la différence, il reste exclu de ce discours, dans une place d'objet réel qui suscite des passages à l'acte réitérés comme nous le rencontrons dans l'hyperactivité de l'enfant.

Dans ces deux situations de mises en actes, le sujet en défaut de métaphore – puisque la métaphore est en exil – substitue à l'élan de sa parole qui ne peut être vectorisé par le trait phallique, puisqu'il reste en deçà, les élans pulsionnels dans le champ scopique pour l'acting-out ou le symptôme-out, et dans le champ de la motricité pour le passage à l'acte, où nous pouvons repérer un objet a de « gravité » précipité par le sujet dans le réel du rapport à l'Autre<sup>7</sup>.

Nous pouvons aussi trouver dans cette écriture un éclairage sur différents points :

- La différence entre les deux temps qui sont celui du fantasme, qui correspond au troisième temps de la métaphore, et celui de la désintrinsication pulsionnelle, qui correspond au second temps : le sujet cherche alors la décomplétude de l'Autre dans le champ imaginaire ou réel, alors qu'il ne la rencontre pas dans le symbolique.
- De ce fait, nous retrouvons la distinction que propose J-P. Lebrun, rappelant le lettre de J. Lacan à G. Aubry, en ce que l'enfant peut être en place d'objet du fantasme des parents, dans le troisième temps de la métaphore, ou objet de la mère s'il est situé dans le second temps.

$$\left( \frac{\text{Nom du Père}}{S(\mathcal{A})} \right) \cdot \frac{S(\mathcal{A})}{\text{Signifié au sujet}} \longrightarrow \text{Nom du Père} \left( \frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

*1er temps*
*2ème temps*  
*Objet de la mère*
*3ème temps*  
*Objet du fantasme*

- De même nous pouvons saisir que le lieu de l'Autre, le lieu ordonné par la parole, qui n'est pas habité par le trait de la division de la parole, n'a pas pour une femme en place de  $\mathcal{D}a$  la même consistance, si elle reste dans le second temps de la métaphore, ou si elle s'inscrit dans le troisième temps, comme femme d'un homme. Le  $S(\mathcal{A})$  n'est pas le même au second temps, ou s'il est sous la conséquence du trait signifiant phallique  $\Phi$  du troisième temps.

Nous pouvons aussi repérer ce qui dans le discours courant vient obturer une décomplétude et mettre la métaphore en exil. J'ai montré<sup>8</sup> dans des cas singuliers comment des termes comme « séparation » – pour des parents qui

7. J-M. Forget, « La motricité et la gravité comme objet a », à paraître dans la *Revue Lacanienne Internationale* ; J-M. Forget, « L'hyperactivité et l'enfant comme objet », à paraître dans la *Revue Lacanienne Internationale*.

8. J-M. Forget, *Les troubles du comportement : où est l'embrouille ?*, Eres, Toulouse, 2008.

restent mariés dans un divorce –, ou « bilinguisme » – pour un enfant privé de langue maternelle –, « étranger » – quand la référence à l'altérité est exclue de ce terme –, obturent en  $S(\mathbb{A})$  le manque, alors que l'énoncé manifeste semble y faire référence.

Le discours social actuel est rempli de telles obturation : la « parentalité », cet outil de socialisation qui peut être transféré à d'autres que le père ou la mère qui ne sont plus désignés comme tels, dans leur différence sexuée, dans les textes de lois sur la famille ; le « genre » se substitue au sexe, dans un souci de relativisation de la différence qui butte malgré tout sur le radical de la différence, sur la question de l'origine ; les « droits de l'enfant » assimilent les droits légitimes aux droits issus de la Déclaration des Droits de l'Homme, dont certains principes, comme le droit de réunion, sont inappropriés et éludent l'immaturation constitutive de l'enfance. Nous pourrions ainsi multiplier les exemples, où si nous n'y prenons garde, la métaphore est en exil ou désamorcée.

Nous pourrions supposer que ces termes opèrent dans le discours, en obturant sa décomplétude comme le fétiche qui obture l'absence de phallus de la mère mais l'évoque dans le même temps. Nous pourrions parler à ce titre de mots « fétichisés ». Ce que j'ai proposé de nommer un « discours sans contradiction » – qui est une variante du discours capitaliste – semble scandé, semble ponctué, semble être ordonné par des mots « positivés » ayant la tonalité particulière d'être fétichisés, c'est-à-dire de dénier ce qu'ils évoquent dans le même temps. L'interlocuteur d'un tel discours – le psychanalyste en l'occurrence – peut le valider par inattention ou refuser de le cautionner et dénoncer ce qui lui apparaît comme une contradiction. Il est alors l'objet d'une grande violence, qui est la contrepartie de la décomplétude qui s'opère dans ce discours et qui nécessite souvent un temps d'explicitation avec le patient ou ses proches, pour qu'ils puissent supposer la pertinence de ce qui se joue ainsi – même s'ils peinent à en accepter l'exigence – et pour que puisse se nouer le transfert autour de ce compromis.

Nous voyons donc que la logique de ce « discours sans contradiction » ne correspond pas à l'absence de contradiction mise en jeu dans l'inconscient. Il ne recouvre pas l'absence de contradiction de l'inconscient, mais plutôt le déni de la contradiction, puisque la référence à l'impossible est éludée.

Dans le séminaire *D'un autre à l'Autre*<sup>9</sup>, J. Lacan précise que c'est la grammaire qui libère de cette logique et d'un discours sans contradiction, puisqu'elle rend compte d'un impossible. Le fantasme d'un sujet, qui est une articulation grammaticale, n'a de sens que parce que quelque chose peut y être censuré, comme l'est l'agent dans le fantasme « on bat un enfant ». La

---

9. J. Lacan, « D'un autre à l'Autre », séminaire de l'année 1968-69, leçon du 23 Avril 1969.

construction de la grammaire qui ordonne le fantasme rend compte d'un instrument qui fait barrage à une jouissance sans limite, une jouissance Autre qui mettrait le sujet en danger. C'est le manque que génère la grammaire qui introduit la forme d'opposition distincte de celle de « + » et « - » des mathématiques et du « 0 » et « 1 » de la logique.

Ce qu'entend le sujet quand il est enfant – *infans* quand il ne parle pas – dans le discours des parents, dans ce qu'ils lui disent, c'est le jeu d'oppositions qui est ordonné par le manque généré par la grammaire du fantasme vis-à-vis duquel ils ont convenu de se situer comme homme et comme femme dans des positions sexuées différentes. Quand nous cherchons dans le discours d'un sujet ou dans le discours qui concerne un enfant ou un adolescent la logique d'opposition qui l'anime et que nous repérons les termes spécifique d'un « discours » sans contradiction, nous pouvons supposer qu'y fait défaut l'articulation à la grammaire du fantasme ou au trait signifiant phallique, puisque le second temps de la métaphore est désamorcé.

Nous savons comment cette positivation peut correspondre à d'autres situations cliniques.

La névrose obsessionnelle génère un type de discours analogue<sup>10</sup>. Le sujet peut dire en même temps un mot et son envers, comme « imparfait » s'entend comme « un-parfait », ou comme « pharmakon » en grec veut à la fois dire un sens et son contraire, mais fait référence au réel de la mort. Mais le sujet peut prendre en compte le malentendu, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, dans le transfert. De même l'imaginarisation de la lettre ou du mot chez le phobique peut générer le même type d'obturation du discours<sup>11</sup>.

Il semble que nous soyons ici du fait de la logique du discours social actuel dans une configuration différente, où le malentendu est impossible puisque c'est la prise en compte d'une perte qui fait défaut. La référence par un mot à ce que le sens de ce mot exclu associe cette opération au déni. Il est toutefois nécessaire de nuancer la référence que je faisais précédemment au fétiche puisque le mot « fétichisé » n'est pas l'instrument d'une jouissance substitutive mais est inscrit dans un discours, et dans une adresse.

Voici donc le champ qui s'offre à notre travail pour approfondir les structures de ces manifestations de la clinique actuelle. Il appartient au praticien

10. Ch. Melman, « Remarques contemporaines sur la psychologie des foules », in *La Célibataire*, n° 7, Paris, EDK, 2003, p. 9-16.

11. R. Chemama, « La perspective lacanienne sur la phobie et la question de la perversion », in *Le Trimestre psychanalytique*, La phobie, publication de l'Association freudienne, Paris, 1990, p. 57-70. Ch. Rey, « La phobie est-elle un symptôme structuré ? », in *Actualités de la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent*, Éres, Ramonville Ste Agne, 2006, p. 65-78.

de se familiariser avec la logique inhérente d'un « discours sans contradiction », qui est une des formes cliniques du discours capitaliste. Il s'agit au praticien, moins de quêter le malentendu, que de tenter de réintroduire la décomplétude dans le discours du sujet adulte, et/ou dans le discours qui le concerne s'il est enfant ou adolescent, que peut se faire jour la référence à un impossible et s'offrir les permutations possibles des quatre discours, pour que la métaphore sorte de son exil.

\* \* \*

#### DISCUSSION

*J-P. L.* – (Propose une autre formulation par écrit et démontre en se référant au schéma.) Prenons la chose qu'on rencontre, le SA non barré, comment passer du SA non barré au S(~~A~~) ? Ça met en place le Nom-du-Père dans l'après-coup, au pluriel, justement.

*J-M. Forget* – C'est-à-dire que déjà quand Lacan reprend les Noms-du-Père ou traite les questions des effets de la métaphore comme construction de symptôme, il évoque déjà ça. Mais le Nom-du-Père comme effet, c'est délicat parce que ça implique que derrière, il y a déjà l'inscription dans le symbolique. Alors, une fois que c'est inscrit dans le symbolique, on pourrait faire comme ça. Ce serait à discuter... Mais c'est difficile de court-circuiter le premier temps de l'inscription dans le symbolique... Pour l'instant, pour cette génération là. Après, peut-être, ce sera plus problématique.

*J-P. L.* – Pierre Marchal, dans le groupe de travail, avait relevé – à juste titre – dans le séminaire sur la métaphore, les séances des formations de l'inconscient où il parle de ça directement, que le premier temps supposait justement, c'est écrit noir sur blanc par Lacan, que l'inscription du social reprenne la question de l'importance du symbolique. Or, justement aujourd'hui, on est en difficulté avec ça.

*Intervention* – (...) Ça fonctionne pour autant que la symbolisation primitive...

*J-M. Forget* – Oui, mais là ce sont peut-être aussi des temps culturels différents. Et il me semble que c'est ce qu'on peut craindre mais, pour l'instant, moi j'aurais tendance à prendre un temps d'inscription et une inscription qui n'arrive pas à être efficiente. Ça recoupe peut-être la différence que tu faisais entre dé-subjectivation et a-subjectivation. C'est deux questions différentes, je pense.



*J.-J. T.* – Il y a peut-être un point que je ne partagerais pas, Jean-Marie, c'est le fait que dans ton propos et dans votre échange, la question de l'exil n'a pas tellement d'importance. C'est pourquoi je voudrais que tu me dises comment tu reprends à ton compte, si tu veux rester dans une lecture très intéressante de la métaphore mise en place par Lacan, la spécificité de la clinique de la question de l'exil. Question qui, si on veut la schématiser, pourrait se dire comme ça : dans les trajets de l'exil, pas du sujet isolément mais des groupes, des communautés, qui s'exilent, il y a une forme de torsion qui apparaît qui fait que ce qui va devenir le foyer, le *Heim* de ces groupes humains, comme nous le savons, par des études à la fois cliniques, sociologiques, anthropologiques, ça va être la mère. Ça va être la mère tout simplement.

Ça va être la mère et non plus l'appui historique dans la frappe du père, alors même que souvent ce sont des groupes qui se sont constitués à partir de cette frappe première. Néanmoins, leur foyer, leur point fixe, l'assurance pour les enfants de leur survie, sera la position maternelle. Et ça me paraît très important, c'est-à-dire qu'on est obligés de prendre en compte le fait que la mère, ce n'est pas tellement qu'elle est autorisée au sens de l'Œdipe, mais que la mère devient pour ces communautés « autorisante ». C'est elle qui autorise, peut-être par donation du phallus, peut-être par tous ces biais de féminisation effectivement. Mais néanmoins, c'est comme ça. Tous ces groupes ont pu rester en vie, survivre, grâce à une torsion curieuse, en particulier pour des groupes d'origine sémitique qui donc s'originaient de la question du père et donc, au cœur de leur conscience et de leur inconscience, c'est la mère qui devient le sol... Socle. À tel point qu'on en rigole, des blagues juives sur la mère... Torsion immense ! Donc, si tu avais à compléter ton tableau, tu serais obligé de prendre en compte le fait que la position particulière de cette mère produite par la nécessité de l'exil fait que le sujet, l'enfant en particulier, se trouve face à cette difficulté mentale. Et donc quid de sa lecture des positions sexuées, la question du masculin et du féminin ? Toute cette clinique très fine, qui n'est pas psychotisante, mais qui en découle. Il faut admettre ce fait. Je me suis souvent demandé : comment se fait-il que même Freud n'a pas beaucoup commenté, concernant le judaïsme, l'étonnant matriarcat juif pour un peuple qui était censé fonder l'Un ? On se retrouve avec l'Une, c'est quand même rigolo.

*J.-M. Forget* – Il me semble que tu peux le représenter là-dedans en supposant un discours nécessaire du côté de cette décomplétude qui ne peut plus jouer, que tu trouves également chez certaines mères. J'avais vu une mère qui avait amené son fils en disant : « Mon fils est l'enfant de la science », par exemple. C'est quelque chose de cet ordre-là. Du coup, il y

a un impératif qui joue, mais qui ne joue pas sur ce temps là. Ce n'est pas du tout la même chose, ce qui sort c'est une manière de rendre compte d'une métaphore désamorçée mais pas de la même manière que dans le discours social, ce que je déployais tout à l'heure.

On peut la retravailler autrement, je crois que ça vaudrait le coup de la retravailler. Je propose ça comme ça mais c'est vraiment quelque chose qui est à manier. Je ne prétends pas faire le tour des questions.

*M. H.* – Merci pour votre exposé ! Je travaille beaucoup avec les adolescents et je me demandais dans quelle mesure ce que vous présentez là est lié... Disons un peu produit par ce travail avec les adolescents ? Au sens où, l'exemple que vous prenez m'en a rappelé un autre d'un jeune qui est amené au tribunal et qui ensuite voit des collègues, il a commis un délit, et mes collègues lui demandent qu'est-ce qui l'a amené au tribunal ? Et lui répond la camionnette. Donc ce que vous avez expliqué ça donne des pistes de réflexion, effectivement la question de la métaphore chez les adolescents, en particulier chez des adolescents maghrébins, on ne sait plus trop comment il faut les nommer, est une question tout à fait importante. Mais ça ne veut pas nécessairement dire que la structure de la métaphore ne soit pas inscrite, d'ailleurs le débat sur Nom-du-Père ou pas en numérateur, c'est ça. Donc dans ce sens là, je vous demande : est-ce que ce n'est pas particulièrement vrai dans l'adolescence, l'adolescent à un rapport particulier au grand Autre, au langage ? Il est dans un moment tout à fait particulier et ça le renvoie à sa mère, on le constate. Ma question, si c'est une question, c'est si vous pouvez dire quelque chose sur ce qui peut se jouer du côté du transfert pour celui qui entend ça parce que effectivement on a tous ri quand on entend ça...

*J-M. Forget* – Vous savez pourquoi on rit ?

*M. H.* – Je voulais juste rajouter que l'adolescent, c'est un autre lien... Comme disait tout à l'heure je ne sais plus qui, c'est un rapport tout à fait particulier que l'adolescent a à son corps, qui est une annexe de ce rapport particulier qu'il a au grand Autre.

*J-M. Forget* – C'est sûr que les adolescents se prêtent à ce genre d'affaires. La manière de traiter le transfert, c'est de le traiter dans un temps préalable... On est dans le temps préalable au transfert puisque, au fond, il s'agit d'assurer le sujet que l'adresse, l'interlocuteur est fiable d'un point de vue symbolique. Il y a une sorte de temporalité qui se met en jeu pour permettre au sujet de vérifier la fiabilité de l'autre et du coup d'amorcer un transfert. Et ça c'est quelque chose qu'on trouve aussi dans la clinique adulte maintenant, on voit les patients qui arrivent sans trop savoir pour-

quoi, etc. Il y a tout un temps où on les apprivoise et on leur témoigne de ce que... D'ailleurs souvent par la parole, en s'adressant à eux dans des interrogations, en témoignant notre propre curiosité ou notre propre rapport au réel et au symbolique, il me semble. Ça c'est des temps préalables.

*Intervention* – Où l'humour joue un rôle important...

*J-M. Forget* – Ça dépend des moments !

*Intervention* – L'exemple d'Olivier Douville ce matin, cet exemple d'un jeune où il dit « cette histoire n'a ni queue ni tête »... Dans son livre, il explique bien comment à partir de là, quelque chose devient possible.

*C. D.* – Je voulais te poser une question, c'est que tu dis bien que, au fond, qui veut introduire dans le discours une incomplétude est l'objet dans le transfert d'une violence terrible. Comment est-ce qu'on pourrait rendre compte de ça à un niveau plus conceptuel ? Moi, je pense que c'est juste que qui s'affronte à une espèce de symbolisation primordiale et qui doit rester ouverte pour que la métaphore ne dérape pas, d'une certaine façon, est l'objet dans le transfert d'une violence qui peut être extrêmement... Terrible. Est-ce que tu peux rendre compte de ça à un niveau un peu plus théorique ?

*J-M. Forget* – Il y a deux choses différentes : il y a le fait de se trouver confronté à un temps logique avant le transfert, le temps du voir, un temps logique où il s'agit d'introduire le temps pour comprendre. Et à ce moment là, il s'agit d'être extrêmement prudent par rapport à toutes les manifestations qui se jouent dans le clivage, de respecter le clivage. Dans le social souvent, les gens viennent les charger de leurs propres questions dont ils ne veulent rien savoir. Et quand il y a ce clivage, il s'agit de le respecter parce que c'est la mise en scène de la division subjective que le sujet n'arrive pas à s'approprier pour sa propre parole, donc comme c'est la division subjective qui est en jeu, en gardant quelque chose d'étranger à lui-même, il s'agit de respecter ça. Et donc prendre le temps pour pouvoir, en un second temps, reprendre les choses. Mais on ne peut pas se précipiter à ce moment là à dénoncer une contradiction.

Ce que j'évoquais pour dénoncer le discours sans contradiction, c'est au niveau du discours des parents par rapport à un enfant, un adolescent : là on peut, quand ça s'inscrit d'emblée, être amené à intervenir. Je pensais à cet exemple, très joli, d'une mère qui amenait un enfant dont elle disait qu'il était bilingue. Elle était anglaise. Alors moi, gentiment, je lui demande quelle est sa langue maternelle. Ça ne pouvait être que

l'Anglais, naturellement. Et cette mère s'est montrée furieuse à ce que je puisse supposer qu'il y ait une langue qui prime sur l'autre. Donc, elle était très violente, il a fallu tout un temps pour l'apaiser un peu et puis, quand même, que je tiens avec mes questions. Et je me suis rendu compte dans l'entretien que cette mère était sourde, elle n'entendait pas. C'est-à-dire qu'elle n'entendait pas son fils et elle interprétait les bribes des propos de son fils et elle concluait la phrase à sa manière à elle. Mais sans lui laisser le temps de terminer. Donc, derrière cette affaire où elle disait que son fils était bilingue, il y avait un défaut de langue maternelle, il n'y avait pas cette décomplétude de la langue. C'était assez surprenant. Cette violence, il a fallu apprivoiser la mère tout en gardant mon fil d'interrogation et en continuant. Ce sont des choses très difficiles et il faut savoir quand les introduire.

*J-J. T.* – La question de Christian, on pourrait dire éventuellement, comme il demande comment ça peut se justifier à un niveau méta théorique, peut-être qu'on peut dire – si tu l'acceptais – quand tu écris le Nom-du-Père, quand tu écris le grand phi, le phallus, quand tu écris S de grand A barré, d'un certain point de vue tu as répété les mêmes lettres. Tu as fait la même écriture. Pourquoi on peut dire ça ? Par exemple en te disant que, comme tu le sais, le signe de l'alliance est une décomplétude qui a toujours suscité la violence que tu indiques à l'endroit du père. Le signe de l'alliance historique, pas biblique, est une décomplétude qui n'a fait que susciter la violence dont tu parles. Donc, assez bizarrement, la décomplétude est signe elle-même de l'alliance. S de grand A barré, c'est une écriture. Peut-être qu'elle ne fait que répéter ce qu'il a écrit là...

*C. D.* – J'avais comme idée qu'on est à un temps où les choses peuvent se succéder : il peut y avoir ça et puis ça et puis ça. Mais ça ne fait pas un jeu d'opposition, un jeu d'opposition, c'est un jeu de substitution et pas un jeu de succession. Ce n'est pas pareil. Quand tu lui poses la question : au fond, quelle est la langue maternelle ? Tu penses qu'il n'y a pas l'une et l'autre et une troisième et une quatrième... Tu penses qu'il y en a une qui vient à un moment donné à la place de l'autre. C'est le fondement même de la métaphore de penser qu'il doit y avoir quelque chose à la place de l'Autre. Et donc, tu récoltes au fond dans le transfert cette violence de, à la place de. Tu récoltes dans le transfert le fait qu'il y en a une qui va être nécessairement, si tu veux jouer de la métaphore, dans les dessous à un moment donné. Elle va être écartée, peut-être tu récoltes l'exclusion dans le transfert, quelque chose comme ça. Tu récoltes un à la place de...

*J-J. T.* – Il y a un dicton biblique... On ne dit pas Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob... On dit quoi ? On répète le mot, on dit : Dieu d'Abraham,

Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Pourquoi répète-t-on ? Parce qu'à chaque moment chacun a foré son chemin vers le nom. Ce n'est pas que du mimétisme et du collage générationnel, chacun a donné sa métaphore de la même métaphore. Ce qui n'a rien à voir. C'est pourquoi on considère qu'aujourd'hui nous ne répétons pas exactement comme Freud, etc. C'est-à-dire nous forons notre propre chemin vers cette métaphore. Je crois que c'est très important ta question à considérer mais il faut lui donner quelque chose qui n'est pas simplement structure d'opposition, c'est toute la question de la répétition chez Freud et Lacan lui-même. Ça se répète et, se répétant, ça dégage ce vide qui permet la poursuite et du désir et de la nomination.

*P. M.* – C'est justement ce qu'il raconte là qui fait que ce n'est pas une succession. La répétition, ce n'est pas une succession. Je ne sais pas si à la place de... Je suis assez sensible à la place de... La répétition c'est quelque chose qui chaque fois est le même et est différent et aujourd'hui, c'est vraiment une affaire clinique, ça. Les patients viennent nous voir dans une succession de choses.

*R. A.* – Moi, Jean-Marie Forget, je n'ai qu'une question, relative au lieu où vous vous êtes arrêté. Il a dit : « Est-ce que vous savez pourquoi nous rions ? » Il y a quelque chose là de l'ordre du *Heim* qui a été évoqué, ou de l'étrangeté, il y a de la répétition qui revient et qui fait communauté. Pourquoi est-ce que nous avons ri?

*J-M. Forget* – Parce que, à la fois, il y a un discours sérieux et un fil de restriction de jouissance dans lequel je peux vous entraîner et puis il y a d'un seul coup le non-sens qui surgit. C'est comme l'affaire du garçon dont le père me téléphone en disant qu'il lui a volé du haschich... Ça fait rire parce qu'en même temps il y a un refoulé et un retour du refoulé. Et ça fait mot d'esprit, c'est le non sens qui resurgit à ce moment-là qui est toujours surprenant. Elle-même était très étonnée, quand elle racontait cette affaire, que la salle éclate de rire. Parce qu'on est entraîné dans la recherche de la métaphore par le discours constitué qu'elle propose et l'adresse et il y a un défaut de métaphore dont elle témoigne. Alors l'un dans l'autre ça fait mot d'esprit.

*C. D.* – Ce que monsieur dit c'est que mieux vaut se poser la question que d'y répondre, c'est ce que je crois qu'il soutient.

*J-P. L.* – Je voulais dire que (...) Il y a un petit point que je voulais tout à fait prosaïquement relever, c'est que plus le temps a duré pour que ça reste SA non barré, plus ça va être traumatique, l'intervention. Il y a un rapport entre le temps d'imprégnation dont on ne parle pas beaucoup mais

auquel on devrait s'intéresser : plus ça dure, plus ça devient traumatique. Et on peut même penser, à mon avis, qu'il y a un temps d'empreinte précis. Et là, les neuro-cognitivistes sont des gens tout à fait intelligents pour ces affaires-là. Il y a un temps d'empreinte, c'est que ça devient traumatique mais ce n'est plus un traumatisme salvateur comme on pourrait entendre celui du signifiant, mais c'est un traumatisme traumatisant. Donc, il y a de quoi rugir.

*J-M. Forget* – Tout à fait, c'est à rapporter au temps qu'il nous faut pour permettre à un symptôme de se nouer et c'est un travail de longue haleine, si ça marche. C'est pour cela que rapporter le temps simplement au temps logique que Lacan a évoqué, ce n'est pas suffisant. Cette notion est à avoir à l'esprit.

*Intervention* – Je voudrais rebondir par rapport à ce que vous avez dit par rapport au temps du Nom-du-Père qui est dans la religion juive et dans la religion islamique aussi, le temps de l'écriture. Donc pouvoir passer dans la métaphore, c'est pouvoir passer de la parole à l'écriture, ce qui déjà pour beaucoup d'adolescents et d'exilés est difficile. Parce que parler une langue étrangère, c'est possible, parler sa propre langue, c'est logique, mais l'écrire c'est déjà plus difficile. Quand on est exilé, on doit passer par deux pères : son père – qui n'est peut-être pas là puisqu'on est dans une communauté de mères – et le père extérieur de la société dans laquelle on est accueilli.

D'autre part, l'écriture dans la religion hébraïque et dans la religion musulmane, c'est le Père. C'est le « grand » Père de Jacob, c'est le Père d'Abraham, c'est le Père de Moïse. Le combat de Jacob représente exactement, avec l'exil et avec tout ce dont on a parlé aujourd'hui, ce qu'il en est de passer de sa mère qui l'a obligé à tricher et à prendre la place du frère, et puis chez son oncle pour avoir une femme, où il reste néanmoins sous la loi de la femme puisque c'est Rachel et puis c'est seulement au moment où il arrive et il combat, on dit dans certaines traditions qu'il va combattre avec le père qui doit le bénir et qui va lui donner un nouveau nom mais qui n'a pas de nom mais qui peut-être est l'ange du mal et là je pense que ça peut être toute l'agressivité ce, dont vous parler du transfert. C'est ce passage du combat contre je ne sais pas quoi qui est à la fois moi, pas moi et au milieu d'un torrent en plus et... Voilà. Je pense qu'il y a quelque chose de très particulier par rapport à l'écriture qui est dans nos religions, peut-être chrétiennes ou laïques, qui est moins fort et qui amène à cette indifférenciation où cette faculté qu'on a d'écrire et de laisser une trace, chez nous elle est donnée à la femme aussi. Alors que dans beaucoup de traditions plus anciennes, elle n'est pas donnée à la femme.

Donc nous pouvons dire que, dans notre tradition, les sexes peuvent se confondre... Voilà.

*J-M. Forget* – « Doivent », vous avez dit ?

*Intervention* – Non, « peuvent » se confondre. Les fonctions peuvent être opérées par quelqu'un qui n'a pas le sexe qui était celui qui dans le passé était celui qui représentait le père ou la mère. Puisque c'est ça qui se passe dans ce que vous évoquiez des couples... Enfin dans l'intervention d'avant.

*J-M. Forget* – L'écriture, je la situe plutôt du côté de  $S(\mathbb{A})$ . C'est-à-dire du numérateur. Le Nom-du-Père c'est une nomination symbolique, c'est une nomination, c'est de la parole. C'est bien cette inscription-là, le fond sur une trame qui est déjà là, qui peut être celle de l'Autre et de la mère ou du couple...